

MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

SUR LES COURS DE FRANCE

AUX

XV^e, XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N. 30, A PARIS.

MÉMOIRES
DE MADAME
DE LA VALLIÈRE.

TOME PREMIER.



PARIS,
Mame et Delaunay-Vallée, Libraires,
RUE GUÉNÉGAUD, N^o 25.
1829.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

Sur ce vaste terrain qui s'étend entre la rue d'Enfer et celle du faubourg Saint-Jacques s'élevait jadis le grand couvent des Carmelites. Celles-ci, qu'il ne faut pas confondre avec une autre colonie de Carmelites établie rue du Bouloi, comme on disait alors, et dont il est souvent question dans les Mémoires du temps, furent attirées d'Espagne en France par la princesse de Longueville. La maison qu'elles occupèrent appartenait à l'abbé de Marmoutiers qui y avait logé quelques moines : l'abbé tenait fort à ses moines et ne voulait pas les déposséder ; il fallut des pourparlers, des négociations ; rien n'allait mieux à la princesse de Longueville, qui se mit à intriguer pour un

couvent avec toute la chaleur que la fameuse duchesse du même nom déploya depuis dans les affaires de la Fronde. Enfin l'abbé fut vaincu, et les Carmelites triomphantes arrivèrent à Paris sous la conduite du cardinal de Bérulle, et précédées d'une procession magnifique.

Il faut lire dans le journal de l'Estoile les détails naïfs de cette cérémonie.

» Le mercredi 24 août 1605, jour de la Saint-Barthélemy, fut faite à Paris une nouvelle et solennelle procession des sœurs Carmelites, qui ce jour-là prenaient possession de leur maison. Le peuple y accourut à grande foule, comme pour gagner les pardons. Elles marchaient en moult bel et bon ordre, étant conduites par le docteur Duval, qui leur servait de bedeau, ayant le bâton à la main, et qui avait du tout la ressemblance d'un loup-garou.

» Mais comme le malheur voulut, ce beau

» et saint mystère fut troublé et interrompu
» par deux violons qui commencèrent à son-
ner un bergamasque ; ce qui écarta ces pau-
» vres oyes , et les fit retirer à grands pas ,
» tout effarouchées , avec le loup-garou leur
» conducteur, dans leur église, où, étant par-
» venues comme en lieu de franchise et de
» sûreté , commencèrent à chanter le *Te Deum*
» *laudamus.* »

Ces religieuses, qui semblaient s'annoncer si mal, eurent bientôt une grande réputation de sainteté ; réputation que l'austérité de leur ordre et sa scrupuleuse observance justifiaient de reste. Bientôt ce fut un honneur d'entrer aux Carmelites , ou même d'y avoir un logement, pour celles qui, sans sortir du monde, acceptèrent quelques parties de la règle de sainte Thérèse. Nous voyons que la duchesse de Longueville s'y était ménagé un appartement ; que M. Le Camus, le rigide évêque d'Aire, y avait une maison *du dehors* ;

que mademoiselle de Montpensier, la reine elle même, et toutes les princesses, se faisaient une joie d'aller visiter ces saintes fille.

Cette belle renommée dont elles jouissaient apporta de grands biens à leur église, laquelle devint une des plus riches de Paris. L'autel, qui s'élevait au-dessus de douze gradins en marbre, était entouré d'une balustrade en bronze doré, et surmonté d'un tabernacle tout en argent. L'ostensoire qu'on exposait aux grandes fêtes de l'année, était d'or et incrusté de pierres précieuses. L'or, le bronze, l'argent, éclataient partout.

Les plus grands maîtres s'étaient employés à orner cette église. Outre le tombeau du cardinal de Bérulle, ouvrage de Sarrazin, on y trouvait les chefs-d'œuvre de Philippe de Champagne, du Guide, de La Hire, de Steller, et surtout cette *Madeleine pénitente* de Lebrun, figure admirable peinte d'après une autre Madeleine non moins belle et non moins tou-

chante que la première : on devine que nous voulons parler de sœur Louise de la Miséricorde, ancienne duchesse de La Vallière.

Ce fut dans cette maison des Carmelites, si brillante par sa pompe religieuse, si austère et si effrayante par sa discipline intérieure, qu'une femme jeune, belle, délicate, habituée à toutes les recherches du luxe et de la mollesse, alla s'enfermer, et qu'elle passa trente-six ans dans toutes les rigueurs de la plus dure pénitence.

Quelque chose de si doux s'attache au seul nom de madame de La Vallière ; cette seconde période de sa vie éveille surtout un intérêt si touchant, que nous avons cru nécessaire d'indiquer les lieux où cette longue et sublime pénitence s'est accomplie. On nous pardonnera donc la description que nous avons faite du couvent des Carmelites ; d'autant qu'elle se rattache à la découverte des Mémoires que nous publions aujourd'hui.

En 1790, lorsque la maison des Carmelites fut supprimée et vendue, l'acquéreur bien connu d'une portion de bâtiment, qu'on nommait *le pavillon La Vallière*, et qui devait être à l'endroit où passe aujourd'hui la rue du Val-de-Grâce, trouva le manuscrit original de ces Mémoires. A cette liasse étaient jointes plusieurs lettres de la mère de Bellefond, du maréchal son frère, et quelques unes aussi de mademoiselle de La Mothe. Ces dernières nous ayant paru d'un intérêt médiocre, et fort peu utiles à l'intelligence des faits, nous nous sommes permis de les supprimer.

Ce serait ici une heureuse occasion d'analyse à saisir qu'un caractère comme celui de madame de La Vallière, n'était en même temps une sorte de scrupule, et comme la crainte de revenir avec la sècheresse de l'analyse grammaticale sur ces lignes de femmes si légèrement parcourues. Laissons-la donc s'expliquer elle-même et sur elle-même avec

cette négligence molle et sans apprêt qui ne se doute guère du lecteur, et plus souvent encore avec ce désordre si dramatique de deux passions qui se combattent : le souvenir d'un ancien amour, et toute la ferveur d'une piété nouvelle.

Et pour dévoiler entièrement nos regrets ou notre impuissance, nous conviendrons encore qu'il y aurait eu beaucoup à dire sur cette langue admirée et perdue de Louis XIV, cette langue qui charmait tant Paul-Louis, qu'à son gré la moindre caillette de ce temps-là en savait plus sur le style que le meilleur écrivain d'à présent.—Sans doute notre enthousiasme n'irait pas jusqu'à cette injustice (et ce bon Paul-Louis nous le pardonnerait, lui qui abandonna sa première manière pour un plus pur archaïsme). Mais nous avouerions sans peine que pour le narré, la causerie, cet entretien libre et familier d'un écrivain avec lui-même, nulle langue n'est comparable à celle

xij AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

de madame de La Fayette, de mademoiselle
de Montpensier, de madame de Sévigné, ni
même de son cynique cousin , le comte de
Bussy Rabutin.

MÉMOIRES

DE MADAME

DE LA VALLIÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Lettre à M. le maréchal de Bellefond. — Ma naissance. — Détails sur ma famille. — Ma mère se remarie. — Mon éducation. — Les scieurs de long. — Premières amours. — Premières peines.

LETTRE DE MADAME DE LA VALLIÈRE

A M. LE MARÉCHAL DE BELLEFOND.

Versailles, 3 mars 1675.

• MONSIEUR LE MARÉCHAL,

» Voici qui prouvera combien j'ai à cœur de
» faire tout ce qui peut fortifier vos bontés pour
» moi. Je vous envoie, comme vous me l'aviez
» demandé, l'histoire que j'ai faite de ma vie.
» Vous verrez trop que cette histoire est exacte,

» en lisant tant de choses condamnables qui
» la remplissent ; mais j'ai cru que je devais
» à vous et à moi-même de dire toute la vérité,
» au risque de la confusion qui devait m'en re-
» venir. Je n'ai donc rien caché de mes actions,
» racontant les plus petites comme les plus
» grandes, les moins belles comme celles aussi
» que je pourrais avouer devant tout le monde.
» Et pour mieux remplir l'extrême désir où j'é-
» tais de vous bien faire connaître mon âme, à
» vous qui par tant de sages et pieux con-
» seils prenez soin de la diriger, j'ai repris
» toute mon histoire depuis ma naissance jus-
» qu'au moment où j'écris ces lignes. Il pourra
» arriver ainsi que vous retrouverez bien des
» choses qui vous sont déjà connues ; mais ces
» choses-là deviendront peut-être toutes diffé-
» rentes par celles qui les auront précédées ou
» suivies.

» A Dieu ne plaise que j'aie pensé jamais à
» atténuer mes fautes ! Je vous le répète, mon-
» sieur le Maréchal, c'est dans la vue seule de
» la honte qui peut m'en revenir, que je me

» suis décidée à entreprendre ce récit ; et ceux
 » que vous savez (1) y verront, j'espère, une pre-
 » mière preuve de mon humilité et des puis-
 » sants efforts que je fais pour sortir d'où je
 » suis. Pourtant, monsieur le maréchal, je vous
 » trompe ou je me trompe moi-même en parlant
 » de la sorte : Dieu ne m'a pas encore fait tant de
 » grâce que je puisse voir d'un œil bien rassuré
 » toutes les circonstances de ma vie. Il en est peut-
 » être auxquelles je n'ai pu penser sans quelque
 » trouble, où je me suis trop complu en les ra-
 » contant, ... hélas ! vous le dirai-je ? que j'ai re-
 » gretté de voir si vite et pour toujours écou-
 » lées ! mais ce n'a été qu'un éclair rapide
 » devant lequel j'ai fermé les yeux.

» A présent je crois toucher à ce port tran-
 » quille ou depuis si long - temps j'aspirais.
 » Quoique encore au milieu du monde, j'ai su
 » m'y faire une retraite , et je connais assez les
 » habitudes de ce pays pour craindre que per-

(1) Elle veut parler ici des Carmélites, où elle postulait son entrée
 par l'entremise de M. de Bellefond, qui avait parmi elles une sœur
 et une fille.

(Ed.)